

théquer les métairies paternelles pour les vingt-cinq mille fr. indispensables. Ceci, plus simple que l'autre combinai-on au premier abord, le devenait moins par l'examen. D'abord le patrimoine de la sœur d'Aristide se trouvait moins sauvegardé, et puis les lourds intérêts qui reviendraient tous les ans paraîtraient ruineux à madame Bernier. Enfin, Aristide lui-même se disait qu'un emprunt pareil ne se peut pas faire dans une petite ville, sans éveiller l'attention, et qu'il n'inspirerait pas confiance au vendeur si on le voyait ainsi "découvrir Pierre pour couvrir Paul," comme on dit vulgairement.

Comment faire, cependant ? Il s'attachait, faute de mieux, à ce dernier parti ; mais, pour cela encore, il n'eut le consentement ni de M. ni de madame Bernier.

Les jours passaient. Déjà on parlait vaguement de la mauvaise situation du marquis de Pressenzac, et de la vente possible du château. Que l'on imagine les tortures d'Aristide !

Enfiévré, hors de lui, en proie à toutes les incertitudes et à toutes les angoisses, il ne pouvait plus assouplir son esprit à l'ordre accoutumé de ses consultations. Souvent il demeurait court au milieu d'une controverse, ou bien il cessait d'entendre les explications de ses clients. Pour dompter cet état maladif, et aussi pour reprendre possession de lui-même, il entreprenait quelquefois de longues courses, à pied, dans la campagne.

L'air des champs, la saine et forte nature, apaisent le sang et les nerfs de ceux même qui sont sourds à leur grande voix et aveugles pour leurs beautés. Quand il avait bien marché par les bois, bien reçu au front l'air des vastes plaines, bien regardé couler l'eau des ruisseaux entre leurs rebords de mousse ou de roseaux, le sang battait moins fort dans ses artères, les idées se succédaient moins effervescentes dans son cerveau.

Alors, au lieu de divaguer, il pensait, cherchant une combinaison nouvelle pour arriver à son but, comme les vieux alchimistes cherchaient le grand-œuvre, toujours, sans cesse, jusqu'à la mort.

Et quand ses efforts se heurtaient à l'impossible, quand le sentiment raisonné de son impuissance lui revenait de toutes parts, il se disait encore en frappant la terre du pied : "Mais pourtant je le veux !"

Un après-midi, vers quatre heures, il errait ainsi dans la plaine de Savignac, en proie à son démon, l'œil fixé vers la terre, comme s'il se fût attendu à en voir sortir la solution de son problème.

— Bonjour, monsieur Aristide ; comment allez-vous ? s'écria tout à coup à son oreille une voix qui le fit tressaillir.

Il s'éveilla comme d'un songe, et leva la tête ; Raoul de Rouvenac était devant lui.

Naturellement il répondit :

— Merci, très-bien. Et vous ?

Mais sa voix était encore mal assurée : il se demandait, frappé par cette rencontre comme par une apparition fantastique :

— Est-ce un avertissement de la destinée ?...

Rouvenac avait son fusil sur l'épaule, son carnier en bandouillère. Son chien flairait aux alentours.

Je ne sais quel instinct le poussait, lui aussi, à tirer de cette rencontre un fruit quelconque. Peut-être, tout en suivant d'un pas machinal les pistes trouvées par son chien, cherchait-il également la solution d'un problème.

Quoi qu'il en soit, tous deux désiraient que la con-

versation s'engageât. Mais ni l'un ni l'autre ne voulait, le premier, l'amener sur un terrain significatif.

Ils échangèrent de ces phrases superlativement banales, qui sont une ressource pour occuper le temps et dissimuler la pensée.

Par exemple :

— Avez-vous tué beaucoup de gibier aujourd'hui, monsieur ?

— Et par quel hasard, vous qui n'êtes pas chasseur, courez-vous ainsi dans les champs ? Vous allez voir vos clients de Savignac ?

— Non... je travaille beaucoup ; le sang me montait à la tête, je suis sorti pour me promener, et je ne sais pourquoi ni comment je suis venu par ici.

— Beau pays !

— Oui, c'est l'une des plus fertiles plaines du bas Limousin ; on doit y trouver de bons lièvres ?

— Excellents !

— Et là-bas sous ces chênes, je ne serais pas étonné...

— C'est la truissière de Minot...

— Ah ! oui, c'est vrai, il habite Savignac, notre ami... il y est devenu fonctionnaire public même, je crois ? Je suis bien coupable envers lui, monsieur de Rouvenac !... Je lui devais au moins une visite, et jamais je ne la lui ai rendue !...

Ce nom ramenait entre eux une certaine gêne. On se souvient que le percepteur de Savignac avait été le témoin de leur altercation, et ensuite de leur duel.

Mais il avait été aussi leur camarade de collège autrefois. Et, bien que cette camaraderie eût laissé peu de souvenir, car François Minot, fils de paysan, petit, grêlé, contrefait, médiocrement intelligent, ne frayaient guère avec les deux aigles du collège de Sarlat ; ils évoquaient ce souvenir plus volontiers que l'autre.

Après quelques menus propos sur les disgrâces physiques et morales du percepteur, Rouvenac ajouta :

— Mais ce qui m'effraye, c'est de le voir vieillir, ce pauvre Minot ! On ne dirait point, certes, qu'il est notre contemporain.

— Vraiment ? moi, il y a fort longtemps que je ne l'ai rencontré. Il me semble qu'il ne vient presque jamais à Sarlat ?

— Bien rarement. Il n'y a point affaire, hormis lorsqu'il porte sa récolte d'écus au receveur particulier ; et je crois qu'il ne fait point de courses inutiles, vu sa pauvre santé.

— Il est toujours souffrant ?

— Il tousse, il a des douleurs, des fluxions, que sais-je ? C'est un vieillard enfin que cet homme de trente-cinq ans. Et son esprit paraît plus usé que son corps.

— Je l'ai toujours soupçonné d'être né à cinquante ans, notre camarade. Quand à sa tête... elle n'a jamais été forte.

— Maintenant, il a des lubies... des manies surtout. Ainsi sa maison est délabrée, il y vit seul, il s'y radoube comme il peut. Quand on le rencontre, par les chemins, sur son bidet, il vous a des airs effarés fort bizarres. Oh ! le maître et l'animal, aussi chétifs corps l'un que l'autre, sont bien connus dans le pays... surtout depuis que les enfants de Mailly, pour faire pièce au petit percepteur, se sont avisés d'attacher un cerf-volant à la queue du cheval, un soir de fiévre. La bête s'en va, comme vous pensez, quand, ayant pris le trot, elle se sentit ce nouvel appendice ; et le percepteur perdit la tête en voyant sa monture, si placide d'ordinaire qu'o-